

que vous ne me refuseriez pas. Ah ! si tous les conseillers-d'état vous ressemblaient, si tous avaient vos qualités, nous serions très-heureux. Mais ne doutez pas de ma reconnaissance; je parlerai de vous à Polignac, à la Bourdonnaie, et la première direction générale vacante sera pour vous.

M. CUVIER.

Vous êtes trop bon, monseigneur, assurément vous êtes trop bon; je vais de ce pas préparer mon discours.... Vous en faut-il deux, vous en faut-il trois, quatre? quand je suis en train, cela ne me coûte guère. Si vous avez besoin de moi pour d'autres circonstances, je ne vous ferai jamais faute, et vous pouvez vous fier à mon exactitude et à mon dévouement.

M. DE MONTBEL.

Dieu me garde d'être indiscret!... A demain donc le discours!

(Le ministre donne une poignée de main à M. Cuvier, puis monte l'escalier.)

M. CUVIER, *à part.*

Je donnerais bien un mois de mes appointemens de conseiller-d'état pour être débarrassé d'une semblable corvée!

(Il sort de l'hôtel et remonte dans sa calèche.)

## SCÈNE XIII.

●●●  
LE CABINET DE M. DE POLIGNAC.  
●●●

M. POZZO DI BORGO.

C'est une explication positive, mon prince, que je vous demande.

M. DE POLIGNAC.

Une explication positive! Mais, monsieur le comte, vous avez tort de vous fâcher.

M. POZZO DI BORGO.

Que faut-il que je pense des expressions menaçantes de votre journal officiel? Il est tout-à-fait anglo-turc, votre journal, et il semble annoncer une prochaine rupture de la France avec la Russie.

M. DE POLIGNAC.

Les articles de journaux ne sont jamais des articles de foi, monsieur le comte, et aucune feuille n'a reçu la confiance de ma pensée, de mes projets.

M. POZZO DI BORGO.

Êtes-vous ami ou ennemi, enfin, mon prince? Daignez m'en instruire; je n'aime pas les amitiés douteuses, incertaines.

M. DE POLIGNAC.

Vous pourriez mettre en doute nos intentions

pacifiques ! Ah ! trop de liens nous attachent à la cause de la Russie.

M. POZZO DI BORGO.

Et l'Angleterre aussi a droit à votre reconnaissance ; alors votre position devient embarrassante ; écoutez , mon prince , je suis averti de toutes les intrigues diplomatiques ourdies contre le cabinet russe. On espérait que l'aigle moscovite s'arrêterait au pied des Balkans ; on espérait mieux que cela...

M. DE POLIGNAC.

Lord Wellington , qui est le premier capitaine du monde , m'a prouvé que l'armée russe pourrait franchir les Balkans , sans que Constantinople courût quelque danger ; il y a des armées turques devant vos troupes , et Mahmoud a déployé l'étendard du prophète.

M. POZZO DI BORGO.

Ah ! mon prince , les armées de Mahmoud n'existent plus , la route d'Andrinople est ouverte à Diebitsch , et il n'a pas demandé la permission à lord Wellington pour marcher sur la capitale de l'empire ottoman.

M. DE POLIGNAC.

Quoi , déjà ! déjà ! il est impossible que lord Wellington se soit trompé si grossièrement.

M. POZZO DI BORGO.

J'ai reçu un courrier qui m'annonce une grande victoire remportée par notre armée sur celle du grand-visir.

M. DE POLIGNAC.

Alors , c'est différent , monsieur le comte ; cependant , lord Wellington ne m'avait pas prévenu que vous iriez si vite en besogne ; c'est bien différent.

M. POZZO DI BORGO.

Je conçois que cela dérange bien des calculs , beaucoup de combinaisons. Mais enfin , mon prince , répondez-moi catégoriquement.

M. DE POLIGNAC.

Catégoriquement !... Eh bien ! monsieur le comte , je vous prie de croire que mes intentions ne sont point changées , qu'elles sont toujours les mêmes à l'égard de la Russie : non , jamais je n'ai eu l'idée de rompre avec une puissance qui mérite toute notre amitié.

M. POZZO DI BORGO.

Mais , votre journal , j'espère bien qu'il ne recommencera plus ses facéties sur le compte des armées russes...

M. DE POLIGNAC.

Vous pouvez y compter , monsieur le comte. Je

vous jure que c'est sans mon ordre qu'il a tiré sur vos soldats ; il les a pris peut-être pour des Turcs.

M. POZZO DI BORGO.

Tant pis, s'il a la vue courte ; vous pouvez, mon prince, faire insérer dans le *Moniteur* le nouveau bulletin de l'armée russe, je vous en adresserai aujourd'hui même une copie. Ce sera une réponse aux diatribes et aux insolences de la feuille officielle, cette vengeance me suffira.

M. DE POLIGNAC.

Votre indulgence, monsieur le comte, égale votre mérite, mais soyez bien persuadé que rien n'a altéré, que rien n'altérera la bonne intelligence qui existe entre notre cabinet et le vôtre.

M. POZZO DI BORGO.

Je vous remercie, mon prince, de ces nouvelles protestations. J'avais besoin, je vous l'avoue, de vous voir, de m'entendre avec vous ; maintenant, je suis tranquille, et votre franchise a dissipé mon incertitude. J'aurai soin de vous faire parvenir dorénavant tous les bulletins qui me seront transmis par ma cour ; au moyen de cette précaution, vos journalistes ne seront plus exposés à de graves méprises.

(Il salue M. de Polignac, et sort.)

M. DE POLIGNAC.

A la bonne heure ! j'aime mieux cela : du moins, nous ne ferons plus de gaucherie. Diable ! il avait l'air fâché, monsieur l'ambassadeur ; mais qui aurait pu s'imaginer aussi que ces Russes iraient si vite ? Quand j'ai quitté Londres, à peine s'ils avaient franchi les Balkans. Oh ! quand lord Wellington sera instruit de ce qui se passe, il se repentira bien d'avoir pensé si tard à m'envoyer à Paris. A présent, il n'y a plus grand'chose à faire... tant pis, car j'avais dans la tête un magnifique plan de campagne qui eût sans doute étonné Wellington lui-même... Bon Dieu ! quel bruit ! quel tintamarre ! on dirait une émeute populaire...

(Entrent les nouveaux ministres.)

## SCÈNE XIV.

(Les ministres paraissent livrés à une violente agitation et parlent entre eux avec beaucoup de vivacité.)

M. DE LA BOURDONNAIE.

C'est vous, monsieur le comte, qui nous valez toutes ces injures, tous ces sarcasmes qui pleuvent

sur nous. Pourquoi aussi attendre tout juste le jour de la bataille pour passer aux Anglais?

M. DE BOURMONT.

C'est plutôt vous, monsieur le comte, qui provoquez l'explosion de tant de ressentimens; on n'a pas oublié votre conduite en 1815, à la chambre introuvable; votre discours sur les catégories, vos instances pour obtenir la mort de cent mille Français au moins, nous ont tout-à-fait décrédités dans l'opinion publique. Vos *gouttes de sang* ont rejailli sur nous.

M. DE MONTEBEL.

Messieurs! messieurs! pas de récriminations injurieuses; si nous ne sommes pas unis entre nous, si nous nous disputons de cette manière, nous ne pourrons pas administrer. Malgré que je ne sois que ministre de l'instruction publique, j'ai le droit de vous parler ainsi, et je parle français...

M. DE CHABROL.

Hum! hum!

M. DE MONTEBEL, se retournant vers le ministre des finances.

Oui, je parle français davantage que bien des gens qui se piquent d'être orateurs.

M. DE COURVOISIER, à M. de Montbel.

*Sit pax vobiscum et cum spiritu tuo!*

M. DE MONTEBEL.

Comment *tuo! tuo!*... je ne tue, je n'ai jamais tué personne. D'ailleurs, j'ai toujours été dans le civil, malgré que je me sois présenté cinq fois pour entrer à l'école polytechnique. Ce n'est pas à moi à qui on pourra reprocher de ne pas être digne d'être ministre de l'instruction publique. Il serait à souhaiter que tous les ministres soient aussi capables que moi. Je sais mon rudiment sur le bout du doigt; *studui grammaticam* et les mathématiques, y compris la physique.

M. DE LA BOURDONNAIE.

Ah! oui, parlez donc, vous, monsieur le ministre de l'instruction publique, vous qui n'êtes pas même baron; vous ne lisez donc pas les journaux? ils s'égaient joliment sur votre compte.

M. DE POLIGNAC.

Silence! messieurs, silence! on n'a jamais rien vu de pareil. Ah! si les rédacteurs des feuilles révolutionnaires vous entendaient, s'ils étaient témoins d'un semblable scandale!...

M. DE COURVOISIER.

Au nom du...

M. DE POLIGNAC.

Silence! monsieur le grand-justicier...

M. DE COURVOISIER.

*Fiat voluntas tua.*

M. DE MONTBEL.

Il parle toujours de tuer, le garde-des-sceaux...  
tuo, tua...

M. DE POLIGNAC.

Silence donc, monsieur de l'instruction publique. Si l'on m'interrompt encore, je destitue l'interrupteur... Messieurs, je vous ai appelés auprès de moi pour m'éclairer de vos conseils, pour vous faire part de la situation critique où nous nous trouvons, et à peine êtes-vous entrés, dans l'antichambre même, vous vous disputez, vous vociférez, vous échangez entre vous d'amers reproches; en vérité, on aurait pu se croire à une séance de la chambre de 1829. J'espère, messieurs, que vous serez plus sages, plus raisonnables, plus réservés à l'avenir. Il faut concourir au but commun proposé à nos efforts; nous n'avons qu'un ennemi à combattre, c'est la révolution.

TOUS.

C'est la révolution!

M. DE POLIGNAC.

Mais, messieurs, nous ne devons pas nous dissimuler les difficultés que nous devons rencontrer; déjà vous avez éprouvé la fureur des feuilles libé-

rales: qui de nous n'a pas eu à s'en plaindre? qui de nous a été épargné? Messieurs, vous êtes tous dévoués au trône et à l'autel.

M. DE COURVOISIER.

A l'autel et au trône!

M. DE POLIGNAC.

Soit: tous vous êtes prêts à faire les plus grands sacrifices pour eux, à manifester, à signaler votre dévouement par de nobles preuves.

TOUS.

Oui! oui!

M. DE POLIGNAC.

Eh! bien, Messieurs, je vous remercie d'avance et je vais vous parler avec sincérité. Quand j'ai composé la liste des nouveaux ministres, le temps me pressait, je n'avais pas le loisir de discuter le choix, d'examiner les titres... Il fallait recomposer, enfin, tout de suite le ministère.

M. DE LA BOURDONNAIE, à part.

Où veut-il en venir?

M. DE POLIGNAC.

Ce ministère a donc été recomposé, mais sous toutes réserves de droit...

M. DE COURVOISIER.

De telles réserves, monseigneur, ne sont pas admissibles.

M. DE BOURMONT.

Ce qui est fait est fait; mon honorable collègue a raison...

M. DE POLIGNAC.

Silence, messieurs; rappelez-vous vos promesses de dévouement, de sacrifices. Vous, monsieur de Bourmont, il vous appartient de donner un illustre, un héroïque exemple...

M. DE LA BOURDONNAIE.

Monsieur de Polignac a raison...

M. DE POLIGNAC.

Sans doute, il sera suivi par monsieur de la Bourdonnaie, que la voix publique accuse.

M. DE LA BOURDONNAIE.

Moi! moi! Ah! c'est par trop fort! Que monsieur de Bourmont s'éloigne, à la bonne heure; l'armée, la France entière applaudiront à sa retraite; mais moi, le chef, l'organe du véritable royalisme!... Non, non, je resterai.

M. DE POLIGNAC.

Je rends justice aux talents, aux vertus de messieurs de la Bourdonnaie et de Bourmont; je ne demanderais pas mieux qu'ils restassent au ministère; mais tout le monde me reproche le choix de ces deux hommes d'état, dont les noms déplaisent

à tous les partis; j'en appelle à la justice, à l'impartialité de mes autres collègues!...

M. DE COURVOISIER.

*Amen! amen!*

M. DE MONTEBEL.

La proposition de monsieur le prince de Polignac me paraît fort sage.

M. DE LA BOURDONNAIE.

J'ai mon portefeuille, je le tiens, je ne le lâcherai pas.

M. DE BOURMONT.

Je suis ministre, et je veux rester ministre.

M. DE CHABROL.

On a parlé tout-à-l'heure de dévouement, de sacrifices...

M. DE LA BOURDONNAIE.

Ah! monsieur de Chabrol s'en mêle aussi! Eh bien! je laisse là mon portefeuille, si monsieur de Chabrol donne avant moi sa démission.

M. DE CHABROL.

Ce n'est pas là qu'est la question... Il ne faut pas s'écarter de la question. D'ailleurs, moi, je suis une nécessité.

M. DE POLIGNAC.

Je vous avoue, messieurs, que je ne m'attendais pas à une telle résistance. Il m'est impossible de

marcher, si les choses restent comme elles sont : de tout côté je reçois des avis qui me signalent les causes de l'inquiétude générale, de l'aversion qu'inspire notre ministère; monsieur de Rigny vient de refuser la marine, des démissions m'arrivent de toute part, et enfin, je ne sais plus où donner de la tête

M. DE LA BOURDONNAIE.

Il faut offrir la marine à un autre.

M. DE BOURMONT.

Il faut se moquer des démissions et des démissionnaires; nous avons, d'ailleurs, des amis, des parens à placer; je voudrais que toute l'administration de France donnât sa démission; ce serait le meilleur moyen d'arriver à une prompte épuration.

M. DE POLIGNAC.

Allons, messieurs, je le reconnais maintenant, il faut que je prenne mon parti; je vois que j'ai affaire à des ingrats, à des hommes intéressés qui veulent le pouvoir...

M. DE BOURMONT.

Quand même!

M. DE LA BOURDONNAIE.

Oui, quand même!

M. DE POLIGNAC.

Gardez donc vos portefeuilles, vous qui êtes sourds aux cris de la France; elle vous repousse.

M. DE LA BOURDONNAIE.

Et vous aussi, mon prince! nous avons cela de commun ensemble; mais écoutez, lors même que nous aurions, mon collègue et moi, la bonhomie de donner notre démission, croyez-vous que cette opinion qui vous fait trembler aujourd'hui, se contentât de cette concession? Polignac ou Bourmont, Polignac ou la Bourdonnaie, c'est toujours la même chose; on ne vous aime pas plus que nous. Faites donc comme nous et allez votre train, narguant les libéraux, bravant les calomnieux; et tout prêt à employer les moyens de rigueur, si les jacobins vont un peu trop loin.

M. DE CHABROL.

Oui, les catégories!

M. DE LA BOURDONNAIE.

Pourquoi n'en essaierions-nous pas?

M. DE POLIGNAC.

Puisque je ne peux rien obtenir de vous, messieurs de Bourmont et la Bourdonnaie, puisque vous ne voulez pas donner vos démissions, tâchez du moins d'être sages, modérés... Point de colère,

point de réactions surtout... Maintenant, une affaire très-importante m'appelle... vous permettez ?

M. DE MONTEBEL.

Aussi bien voici l'heure de dîner, *hora prandere*.

M. DE COURVOISIER.

*Benedicite dominus nos et ea quæ sumus sumpturi.*

M. DE LA BOURDONNAIE, *à part.*

Ah ! j'en ai été quitte pour la peur.

M. DE BOURMONT, *bas à M. de la Bourdonnaie.*

Jurons de mourir à notre poste... Oh ! pour cette fois je ne désertai pas !

(Les ministres sortent ensemble du cabinet de M. de Polignac.)

M. DE POLIGNAC, *seul.*

Je ne sais plus comment tout cela ira... Ma foi, à la grâce de Dieu !

## SCÈNE XV.

\*\*\*

LE CABINET DE L'ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS.

\*\*\*

(Monseigneur est assis devant une petite table d'acajou, sur laquelle sont des feuilles imprimées qu'il lit avec beaucoup d'attention ; il interrompt tout-à-coup sa lecture.)

Encore une édition de mes *Conférences religieuses* !... encore des épreuves à corriger ! Mon imprimeur ne me laisse pas un moment de repos : ah ! c'est un rude métier que celui d'auteur !... Mais est-ce à moi de me plaindre, et jamais écrivain a-t-il fait un chemin aussi brillant, aussi rapide ?... les Bossuet, les Fénelon ont-ils jamais été ministres à portefeuille ? et moi, avec deux volumes de phrases que j'ai dérobées à Massillon, Bourdaloue et autres, je suis parvenu au faite des grandeurs. *Bone Deus* ! Pas une idée qui m'appartienne en propre !... Après tout, qu'aurais-je gagné à faire un ouvrage d'imagination, à être éloquent à la manière de monsieur l'abbé la Mennais ?... Des critiques, des haines violentes !... L'abbé la Mennais ne sera même jamais curé, et moi je suis ministre d'état, comte, grand-cordon de la



légion-d'honneur, évêque *in partibus infidelium* de je ne sais quelle ville d'Hermopolis, académicien, etc., etc.... C'est à peine si je puis me rappeler bien exactement tous mes titres et qualités. Voyons, achevons la correction de cette feuille!...

(Il reprend la plume et continue à lire.)

*Mes frères... J. C. a dit : Mon royaume n'est pas de ce monde.* » Ah! quelle morale sublime! et que de fois les journaux m'ont jeté ces paroles à la tête pour égarer l'opinion publique sur mon compte, pour faire croire que je suis ambitieux!... Non, messieurs les libéraux, non, mon royaume n'est pas de ce monde... Cherchez et trouvez, si vous pouvez, sur la carte, mon évêché d'Hermopolis?... Où est-il?... je n'en sais rien... mais voilà mon royaume à moi!... Oh! l'argument est foudroyant, et je m'en servirai à la tribune, la première fois que quelque malin député renouvellera d'indécentes attaques contre l'humilité épiscopale... Mais qu'y a-t-il donc de si pressé pour qu'on me dérange? Que voulez-vous, Laurent?

(Entre le valet-de-chambre de monseigneur.)

LAURENT.

Le coiffeur de monseigneur demande s'il est disposé à se faire coiffer!...

M. D'HERMOPOLIS.

Non, dites-lui de repasser dans une heure...

LAURENT.

Oui, monseigneur.

M. D'HERMOPOLIS, *se levant et se regardant dans une glace.*

Ah! attendez donc!... Dites au coiffeur que je suis prêt... En vérité, je suis à faire peur... comme cela... Non, je ne me reconnais pas. (*Le valet-de-chambre sort.*) Où donc est cette belle tête qui fait l'admiration du curé de Saint-Étienne-du-Mont, cette tête évangélique?... Ah! je le sens, un peu d'art ne nuit pas... mais voici l'artiste.

(Le coiffeur entre dans le cabinet de M. d'Hermopolis, et le salue.)

LE COIFFEUR.

Oserai-je demander à monseigneur s'il est toujours content de moi?...

M. D'HERMOPOLIS.

Singulière question!... Si je n'étais pas content de vous, je ne vous garderais pas.

LE COIFFEUR, *le fer à la main.*

C'est que, voyez-vous, monseigneur, je serais un monstre d'ingratitude!... Je vous dois tout... ma fortune est votre ouvrage.

M. D'HERMOPOLIS.

Comment cela?...

LE COIFFEUR.

Ah! monseigneur, quand on a l'honneur de

coiffer une tête comme la vôtre, de friser une chevelure aussi magnifique!...

M. D'HERMOPOLIS.

Il est vrai que, sous ce rapport, je ne suis pas tout-à-fait disgracié de la nature... Effectivement, on m'a dit que j'avais une tête passable... Pour les libertins, pour les gens du monde, ce serait un grand avantage!... mais moi, quel cas puis-je faire de cela?...

LE COIFFEUR.

Ah! monseigneur, quel bonheur pour moi d'être votre coiffeur!... Si vous saviez combien de pratiques cet auguste titre m'a valu? à peine si je puis suffire aux demandes multipliées... Je suis le coiffeur à la mode du faubourg Saint-Germain... Marquises, comtesses, baronnes, chanoines, curés, ministres-d'état, tout passe par mes mains... Si vous continuez de m'honorer de votre confiance, je serai avant peu un riche propriétaire.

M. D'HERMOPOLIS.

J'en suis charmé pour vous, monsieur, et comptez que tant que vous serez exact, vous resterez à mon service.

LE COIFFEUR.

Permettez-moi, monseigneur, de m'étonner que vous ne soyez plus ministre.... comment a-t-on pu

se priver des talents d'un aussi grand écrivain, d'un orateur aussi éloquent?

M. D'HERMOPOLIS.

La volonté de Dieu soit faite?

LE COIFFEUR.

Je sors de chez la duchesse de D...

M. D'HERMOPOLIS, *se retournant avec vivacité.*

La duchesse! la duchesse! Eh bien! que voulez-vous dire? achevez...

LE COIFFEUR.

J'ai l'honneur de la coiffer, monseigneur, et sachant le crédit dont elle jouit dans le monde et à la cour, je me suis permis de lui adresser quelques questions sur le changement de ministère... Elle m'a appris que les affaires ecclésiastiques devant être séparées de l'instruction publique, on cherchait un homme capable pour les diriger, et elle vous a nommé, monseigneur...

M. D'HERMOPOLIS.

Moi! moi! comment, la duchesse a eu la bonté de me nommer?

LE COIFFEUR.

Et moi, monseigneur, j'ai parlé de vos talents, de vos vertus; j'ai répété qu'on ne pouvait faire un meilleur choix... On a fait quelques objections...

mais j'ai plaidé votre cause avec tant de chaleur que vous recevrez avant peu votre nomination... Oh ! monseigneur, la duchesse vous est dévouée, elle vous admire !

M. D'HERMOPOLIS.

Elle assistait peut-être à mes conférences de Saint-Sulpice.

LE COIFFEUR.

Je l'ignore, monseigneur, je l'ignore absolument ; madame la duchesse ne m'a jamais parlé de conférences, mais de votre tête sublime !...

M. D'HERMOPOLIS.

Mon Dieu, mon Dieu, si j'avais quelque amour-propre, je finirais par croire qu'en effet je ne suis pas trop mal.... M'avez vous vu, monsieur, présider une distribution de prix aux collèges royaux ?.. Je me suis laissé dire que je représentais assez bien.

LE COIFFEUR.

Oui, monseigneur, et quelle physionomie tout à-la-fois douce et sévère ! quel heureux mélange de dignité et de bienveillance... vous étiez à croquer !.. Qu'est-ce que je dis donc là ?... vous étiez à peindre, monseigneur !

M. D'HERMOPOLIS, *se levant et se regardant dans la glace.*

Encore un petit coup de peigne sur le haut de

la tête... (*Le coiffeur relève un peu les cheveux de M. d'Hermopolis.*) Là... là... bien, puisqu'on a quelques cheveux, il faut bien s'en servir... Suis-je à votre goût, monsieur ?

LE COIFFEUR.

Je voudrais que madame la duchesse vous vît aujourd'hui... vous seriez probablement ministre demain !

M. D'HERMOPOLIS.

Oui dà !... Mais, dans tous les cas, remerciez-la de ma part pour l'intérêt qu'elle veut bien prendre à moi... J'ai fort peu de mérite... Ah ! le ciel m'est témoin que je ne consentirais à subir encore un ministère que pour faire le bien !...

LE COIFFEUR.

Monseigneur n'oubliera pas son coiffeur... D'abord, je suis catholique, apostolique et romain...

M. D'HERMOPOLIS.

C'est très-bien, c'est très-bien ! je ne doute pas de vos principes religieux, et je n'ai pas besoin de votre profession de foi !... Au revoir, monsieur le coiffeur, soyez demain ici à huit heures du matin, sans faute !

LE COIFFEUR.

Monseigneur peut compter sur mon exactitude scrupuleuse et religieuse !... Religieuse, monseigneur !

M. D'HERMOPOLIS, *souriant.*

J'entends, je comprends. Au revoir.

(Le coiffeur sort, et M. d'Hermopolis entre dans son cabinet de toilette.)

## SCÈNE XVI.

LE SALON DE RÉCEPTION DE M. LE PRINCE DE POLIGNAC.

(M. de Polignac est debout devant sa cheminée; il parcourt une lettre qu'il tient à la main, et dont il interrompt souvent la lecture.)

M. DE POLIGNAC.

Une nouvelle lettre de recommandation en faveur de monsieur d'Hermopolis!... C'est, je crois, le soixantième placet de ce genre!... Est-il heureux, cet évêque, d'exciter un si vif, un si tendre intérêt? Je ne puis faire un pas dans le faubourg Saint-Germain sans qu'on me parle de l'illustre prélat... lui seul est digne d'être ministre, lui seul saura honorer le portefeuille!... M. d'Hermopolis par-ci, M. d'Hermopolis par-là!... « Ah! vous ne connaissez pas l'ex-grand-maître de l'Université!... Je voudrais que vous eussiez assisté aux conférences de l'abbé Frayssinous!... Quoi! M. Frayssinous n'est pas sur la liste des nouveaux

« ministres!... Alors, vous ne pourrez pas tenir!... « votre ministère sera maudit... Pas un ecclésiastique parmi les nouveaux ministres!... » Eh bien! vous l'aurez, mesdames, votre évêque d'Hermopolis, vous l'aurez! mais vous ne donnez pas le temps de réfléchir... un moment! je ne puis plus disposer des affaires ecclésiastiques... j'aurais bien voulu en faire un ministère à part, mais l'instruction publique toute seule sera bientôt si peu de chose, grâce aux séminaires, qu'il a bien fallu la réunir aux affaires ecclésiastiques. Et cette bonne madame Ducayla qui compte sur ce portefeuille pour son protégé! Ah! vraiment, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais... Je crois que je deviens absurde! mais enfin, il faut quelque chose à monsieur l'évêque d'Hermopolis... que diable lui donnerais-je?... Autrefois, quand nous avions la feuille des bénéfices, il était facile de satisfaire un prélat à qui l'on voulait du bien, surtout quand il était recommandé par une duchesse aussi aimable que l'auteur de cette lettre. (*Il regarde la lettre, qu'il tient à la main.*) Ah! quelle chaleur! quel dévouement! voilà ce qui s'appelle une recommandation! Oui, mais nous n'avons plus la feuille des bénéfices! nous ne l'avons plus!... Et pourquoi ne l'aurions-nous pas, s'il vous plaît! c'était une excellente chose, et je ne vois pas... Ah! l'idée